Revue de Traduction et Langues Volume 18 Numéro 01/2019, pp. 56-71
Journal of Translation and Languages **مجلة الترجمة واللغات**
ISSN (Print): 1112-3974 **EISSN (Online): 2600-6235**

Les Faces de la Trahison dans le Processus Traductionnel
Treason's Faces in Translation Process

Kherroub Mohand Ou Yahia
Université de Tizi-Ouzou Mouloud Mammeri -Algérie
yahia.kherroub@gmail.com
0000- 0001-9165-7785

Pour citer cet article :
Kherroub Mohand, O. (2019). Les Faces de la Trahison dans le Processus Traductionnel. *Revue Traduction et Langues 18(1),* 56-71.

Reçu : 09/11/ 2018 ; **Accepté** : 23/ 07/2019**, Publié :** 31/08/2019

Abstract: *If we take a closer look at the translation's process, from the reception of the message in the source language till it is rendered into the target one, we will see that it is covered by moments during which the translator (with the participation of the author and the reader themselves!) makes four treasons, not just one as it is commonly thought. Nevertheless, an in-depth analysis will show that the translator is not the unique accountable for this "mischief". Indeed, this paper aims at discharging the translator, partly not totally, from the betrayal he is arbitrarily often accused of.*
Keywords: *Communication, Entropy, Mean, Translation, Treason.*
Résumé : *Si l'on observe de plus près le processus de la traduction, depuis la réception du message à traduire jusqu'à sa restitution dans la langue-cible, on constatera qu'il est jalonné de moments pendant lesquels le traducteur (avec la participation de l'auteur et du lecteur eux-mêmes !) procède à des trahisons répétitives dont il n'est pas forcément conscient, ou, dirions-nous, responsable. En effet, nous pouvons diviser la « trahison » dont on accuse le traducteur, souvent à tort, en quatre : deux situées dans le processus même de la traduction et deux autres en dehors de celui-ci. Le présent article vise à déculpabiliser, en partie et non pas en totalité, le traducteur de la trahison (des trahisons ?) dont il est souvent chargé.*
Mots clés : *Communication, Entropie, Traduction, Trahison, Vouloir-dire.*

1. Introduction

La fidélité et la trahison ont de tous temps soulevé les débats les plus houleux de l'histoire de la traduction. Depuis les Grecs anciens, passant par Saint-Jérôme en Occident et Hunain Ibn Ishaq en Orient, jusqu'à l'époque moderne, avec Antoine Berman, Henri Meschonnic et autres linguistes et philosophes qui se sont intéressés de très près à la traduction et en sont devenus théoriciens, la vieille formule « traduttore traditore », entre autres « polémiques » n'a pas cessé de hanter les esprits et le débat sur la liberté et le littéralisme va être « éternel ». Cependant, qu'il y ait débat ou non, la traduction a toujours existé. Pouvait-on s'en passer et pourrait-on s'en passer ? Depuis les temps les plus

Auteur corerspondant: Kherroub Mohand Ou Yahia

reculés, l'Homme, dès qu'il n'arrivait pas à communiquer avec ses semblables, faute de parler la même langue, faisait appel à des Drogmans, des Scribes, des traducteurs et interprètes. Autrement dit, au-delà du fait que la traduction soit une trahison ou non, elle est nécessaire, sinon un mal nécessaire si c'en est un.

L'humanité est dans l'obligation d'être en contact permanent, pour des raisons de paix ou … de guerre. Si nous essayions de définir la nature de la trahison dans la traduction, l'analyse nous révélerait deux formes caractérisant l'opération traduisante. Ces deux formes se rapportent aux deux étapes connues sous les noms de : réception (du message à traduire) et sa restitution dans la langue d'arrivée que Marianne Lederer et Danica Seleskovitch dénomment : « déverbalisation » et « reverbalisation » (Seleskovitch et Lederer, 1984 : 294-308).

Il s'agit selon ces dernières, d'une déperdition de sens, ou entropie, qui s'opère au niveau des deux phases. D'abord, le traducteur ne saisit pas tout le vouloir-dire de l'auteur. Quand bien même il traverserait le texte à traduire et « voyagerait » dedans, tentant de se faire herméneute et se mettre dans la peau de l'auteur, il ne pourra jamais être cet auteur-là. Il se rapprochera du sens voulu par celui-ci mais ne pourra pas le cerner dans sa totalité, puisqu'il n'en est pas la source. La raison en est que l'auteur et le traducteur-lecteur sont deux vécus, deux histoires différentes (aux langues, cultures, modes de vies différents, ayant des histoires personnelles différentes …). C'est ainsi qu'il trahira son auteur. Puis, au moment de la reformulation du message, décodé depuis la langue-source, dans la langue-cible, il ne pourra pas exprimer tout ce qu'il a compris. En d'autres termes, le traducteur-émetteur tronquera ce qui est devenu désormais son propre vouloir-dire : il se trahira lui-même ! Quant aux deux autres trahisons se situant en dehors du processus de la traduction, elles sont totalement au-delà de la compétence et de la volonté du traducteur : l'une est l'œuvre de l'auteur, l'autre est celle du lecteur de la traduction.

L'auteur, au moment succédant à l'expression de son vouloir-dire, et ceci peut se vérifier auprès des écrivains et journalistes ou toute autre plume, a comme impression d'avoir mal dit la « chose », de n'avoir pas tout dit. Il éprouvera une forme de frustration, aussi infime soit-elle, le besoin de reformuler, de remettre sa publication pour plus tard … En un mot : il se sent trahi par lui-même, par sa propre personne, sa propre inspiration, son propre génie. Le texte ainsi tronqué continuera à perdre de son sens à deux reprises sous les mains du traducteur (phases de réception et de reformulation). Il arrivera ensuite sous les yeux ou aux oreilles du lecteur qui ne va pas tout comprendre et ce, pour les mêmes raisons citées en haut et qui font que le traducteur ne comprenne pas parfaitement son auteur. En voilà une quatrième trahison ! Mais, si l'on tenait la traduction pour un « autrement dit » d'un « dire » (texte de départ), la traduction alors serait l'aval et le « dire » en serait l'amont.

Une question devrait ainsi nous traverser l'esprit : la trahison résiderait-elle en amont ou en aval de la communication ? Comment, donc après ce périple de trahisons pourrait-on continuer à déclarer « traduttore traditore » ? En effet, dans bien des cas, on accuse le traducteur, tenu pour proie facile, de mal transmettre le message, oubliant ou ignorant que la « trahison » est en amont de la communication et qu'elle ne réside pas seulement à son aval. Dans chaque communication, en fait, il y a trahison, du moins du genre de deux d'entre celles sus-évoquées : la première et la quatrième.

Pour répondre à la question qui vient d'être posée, nous jugeons qu'il est indispensable d'aller outre le processus de traduction que l'on résume souvent dans les deux étapes : réception et reformulation qu'effectue le traducteur. Afin de cerner la problématique de la « trahison » en traduction, nous suggérons d'appréhender la nature du sens (sinon le vouloir-dire) au sein du processus traductionnel mais aussi dans son étape antérieure, c'est-à-dire le vouloir-dire de l'auteur dans le texte-source et dans une étape postérieure : son interprétation/ compréhension par le lecteur de la traduction. Par ailleurs, il convient de signaler, dès à présent, pour écarter toute confusion auprès du lecteur, que notre propos tend plutôt à décharger, du moins en partie, le traducteur de la TRAHISON, si bien entendu TRAHISON il y a. En effet, et à vrai dire, nous n'entendons pas quadrupler la trahison, comme le laisserait entendre le résumé de notre article, mais nous ne ferons que diviser la TRAHISON en quatre phases/parties, puisqu'elle se manifeste justement en quatre endroits du processus de la traduction. Pour rassurer les ultra-défenseurs du Traducteur, nous dirons que deux d'entre elles ne concerneront plus le traducteur et seront désormais respectivement à la charge de l'auteur du texte-source et du lecteur du texte-cible.

2. Genèse De La Trahison Traductionnelle

Les débats houleux sur la traduisibilité et l'intraduisibilité, le littéralisme et la liberté en traduction puis, le questionnement sur la vraie nature de la traduction (est-elle une science ou un art ?) sont quasi-exclusivement centrés dans le continent européen. D'autres régions du monde ont connu des vagues de traduction. Nous pensons notamment à la Chine et aux pays du Moyen Orient dont essentiellement l'Egypte, l'Arabie et l'Irak. Ces derniers, néanmoins, n'ont pas été « perturbés » par un quelconque débat philosophique sur la manière de traduire, sinon de manière insignifiante. Ceci n'exclut pas, bien entendu, que des traducteurs éminents de ces régions-là aient porté des réflexions traductologiques à ce sujet. Citons, juste à titre indicatif, Al-Djaahid qui demeure une référence incontournable en la matière.

Le débat qui nous concerne ici, ayant le plus fait parler de lui d'ailleurs, est celui qui était animé par les partisans de la traduction littérale d'une part et les tenants de la traduction libre, d'autre part. Les deux camps vont s'affronter durant presque tout le Moyen Âge, une tradition héritée de l'Eglise catholique. Ils vont s'accuser mutuellement de trahison. Mais ce sera la traduction libre qui accusera le coup le plus dur. Réveillés du sommeil léthargique dans lequel ils ont sombré durant la période du Moyen Âge, les Européens se remettent enfin sur les rails du développement. C'était la Renaissance à partir des cendres gréco-romaines. En vue de rattraper le retard accusé face aux Musulmans de l'époque, ils se mirent alors à traduire, de la langue arabe essentiellement, vers les langues vernaculaires du vieux continent. Mais, c'est là que les traductions de mauvaise qualité virent le jour. L'engouement démesuré y était la principale cause, la découverte de l'imprimerie a fait le reste.

Si les Arabes anciens et les Chinois n'ont pas connu un tel débat, dans le Vieux Continent il a fait rage et y a atteint son apogée vers la fin du Moyen Âge. Il faut dire que chacun des deux camps avait ses défenseurs et les diatribes se sont échangées de manière systématique, aiguë et ininterrompue entre eux. Parmi les meilleurs défenseurs de la traduction libre nous pouvons citer : des religieux, protestants surtout, tels que Jean Calvin

et Martin Luther et des hommes de lettres à l'instar de Léonardo Bruni, Jaques Amyot, Etienne Dolet, Malherbe, et Nicolas Perrot d'Ablancourt. Ce dernier était d'ailleurs à l'origine du phénomène des « Belles Infidèles ». La traduction littérale, elle aussi, était défendue par des littéraires à leur tête Joachim Du Bellay (auteur du livre *Défense et illustration de la langue française*) et Madame Dacier mais, surtout, par nombre de religieux qui étaient pris par la nostalgie du Moyen Âge, âge d'or de l'Église catholique. Lemaistre de Sacy, traducteur de la Bible et membre de Port-Royal, en était le plus distingué (Chartier, 2002 : 41-54).

Les dix-huitième et dix-neuvième siècles furent le temps de l'apaisement puisque le débat entre les Anciens et les Modernes a largement reculé. La question du « comment traduire » ne se posait désormais plus avec la même acuité qu'elle ne l'était durant les 15ème, 16ème et 17ème siècles. Néanmoins, la Tour de Babel hante toujours les esprits. L'humanité, à défaut de « renouer avec le passé unilingue pré-babylonien »[1], sombre dans la traduction et, par voie de conséquence, dans la trahison.

Durant l'époque moderne, le débat sur la trahison a considérablement reculé. Les théoriciens de la traduction ont fini par se rendre compte du caractère non-verbal du sens (Zinaï, 2011) et de la « non-superposabilité » des codes linguistiques. N'empêche que l'on continue de lire par-ci par-là, le présent article en est une illustration, des écrits portant des intitulés où figure le mot « trahison » ou « trahir ». Ceci atteste du caractère éternel du débat sur la trahison.

3. La Trahison Vue Par Quelques Théoriciens Modernes De La Traduction

La traduction, étant un processus de médiation culturelle (Kaddour, 2009), a toujours été associée à la trahison. On n'évoque pas l'un sans l'autre. On incrimine le traducteur ou, au contraire, on le défend. Le débat sur la trahison et la réflexion qui s'en est suivie ont incontestablement duré dans le temps et ont dépassé le cadre du Moyen Âge. Le débat ne va pas être animé de manière vive comme de par le passé, mais va faire l'objet de réflexions « sereines » suivies de publications traductologiques à l'attention du lecteur. Durant le 20ème siècle, il va y avoir des théoriciens qui vont tenter de se positionner au-dessus de ce débat, essayant de saisir les points positifs de chacun des deux camps. En effet, nous essayerons d'exposer ici les perceptions de quatre traductologues qui convergent d'ailleurs sur plus d'un point.

3.1 Sourcier Ou Cibliste ? (Jean-René Ladmiral)

De prime abord nous signalons que Jean-René Ladmiral n'a pas intitulé l'ouvrage qui nous servira de référence dans les lignes qui suivent avec un point d'interrogation. Le titre ne se veut pas une question, mais renferme plutôt (la lecture de l'ouvrage le démontre) une idée toute autre qui s'en suivra sous peu. En revanche, nous pensons qu'à ce stade un point d'interrogation ne serait pas de trop étant donné que jusqu'ici, nous somme toujours préoccupés de savoir de quel côté faudrait-il regarder en traduisant, du côté de la source ou vers la cible. En d'autres termes, aucun des deux courants cités plus haut à savoir littéralistes et non littéralistes n'a pu nous convaincre de façon définitive, quoique parfois les arguments des uns et ceux des autres soient autant fondés.

[1] La Tour de Babel étant une légende, on préférerait dire : à défaut d'atteindre le multilinguisme universel.

Ladmiral est sans doute l'un des traductologues ayant abordé, sinon rebondi sur, la question du littéralisme et du non-littéralisme en traduction. Fervent adepte de Georges Mounin (auteur des « Belles infidèles »), il reprend la conception de celui-ci dans *Traduire : théorèmes pour la traduction* et dans d'autres travaux encore dont principalement *Sourcier ou cibliste*. En revendiquant la paternité des deux concepts, Ladmiral appelle traducteurs « sourciers » ceux qui s'attachent au *signifiant* et nomme traducteurs « ciblistes » ceux qui s'attachent au *signifié*. Une telle dichotomie nous rappelle celle de Mounin (verres colorés *vs* verres transparents). Ce que Ladmiral dit d'ailleurs explicitement : « […] G. Mounin nous tient encore le discours littéraire de la métaphore, quand il oppose les " verres transparents " c'est-à-dire les traductions qui ont l'air d'avoir été directement rédigées en langue-cible […], et les " verres colorés " c'est-à-dire les traductions " mot à mot " qui visent à donner une " impression dépaysante " » (Ladmiral, 2014 : 6). Avec Mounin ensuite Ladmiral, nous revivons les stations phares et les moments importants de l'éternel débat sur la traduction : littéralisme et créativité en traduction. Néanmoins, il convient de rappeler que l'ouvrage de Ladmiral *Sourcier ou cibliste* (et à travers lui *Les belles infidèles* de Mounin), quoique fournissant des repères historiques importants, n'est pas un livre historique sur la traductologie.

L'auteur nous livre sa propre analyse sur le clivage entre les défenseurs du littéralisme (sourciers) et les partisans de la traduction libre (ciblistes). Aucun camp n'est choisi à lui seul. Mais, en contrepartie, aucun camp n'est rejeté définitivement (Ladmiral, 2014 : 3-20). La fidélité qui était au centre du débat entre les deux parties n'est plus le monopole des littéralistes. Même les tenants de la traduction libre revendiquent la fidélité. Ceci nous montre à quel point celle-ci est finalement relative. Ladmiral dit à juste titre : « l'opposition n'est pas entre une fidélité plus ou moins grande, mais entre deux modes de fidélité […] » (Ladmiral, 2014 : 18).

En somme, Jean-René Ladmiral pense que les besoins de la traduction se situent bien au-delà des clivages, aussi fondés soient-ils, des deux camps éternels, celui du littéralisme et celui de la liberté. Pour lui, « il convient de traduire aussi près qu'on peut et aussi loin qu'il le faut » (Ladmiral, 2014 : 221). Une façon de dire que les deux procédés, sont utiles à la traduction. Cela veut dire aussi que la fidélité que l'on recherche n'est pas l'apanage de l'un ou de l'autre, comme chacun d'eux le laisserait entendre. Nous pensons maintenant avoir compris d'où vient l'absence du point d'interrogation qui semblerait à première vue omis du titre *Sourcier ou cibliste*. Ladmiral nous rassure ainsi, implicitement : on sait pertinemment que le traducteur est tiraillé entre la source et la cible. Laissons-le agir en fonction de ce qu'il juge lui-même adéquat. Laissons-le choisir de se rallier tantôt à la source tantôt à la cible. Faisons-lui confiance, lui qui est en position d'expert.

La conception de Ladmiral, dans sa bi-polarité, nous rappelle la réflexion suggérée par Robert Larose. Il ne s'agit, ni pour l'un ni pour l'autre, d'observer la neutralité par rapport au littéralisme et à la liberté mais d'opter pour l'un ou pour l'autre en fonction des impératifs de la traduction.

3.2. Le Modèle Intégratif (Robert Larose)

À la fin des années 1980, Robert Larose publie un ouvrage qu'il intitule *Théories contemporaines de la traduction* où il revient sur les théoriciens de la traduction ayant

marqué les années 60 à 80. Il en expose les approches et leurs fondements. Ensuite, il suggère son propre modèle qui sera baptisé « modèle intégratif » car intégrant les deux procédés, littéralisme et liberté, sans exclusion préalable. Il convient de signaler tout de suite que la vision de Larose ne diffère pas trop, du moins dans le fond, de celle de Ladmiral venant d'être esquissée. En effet, Larose pense que traduction littérale et traduction libre sont complémentaires : « Il serait erroné de vouloir ramener la paire traduction littérale / traduction libre à une polarisation, plutôt qu'à une complémentarité. La question, en effet, n'est pas tant de savoir s'il faut traduire littéralement ou librement, mais celle de traduire exactement » (Larose, 1989, cité dans Guidère, 2008 : 57).

Le modèle intégratif, à en croire Mathieu Guidère (2008 : 56-57) vise à satisfaire les deux textes en présence, source et cible. Pour ce faire, la démarche devrait être téléologique, c'est-à-dire basée sur la finalité du texte source et du degré d'adéquation (fidélité ?) d'une traduction au texte source. La « finalité » étant le centre de gravité de la conception de Larose, son modèle consiste à évaluer la traduction selon des critères ou des « conditions préalables » à la traduction et des « conditions d'énonciation », inhérentes l'acte de traduire. Les deux types devraient être satisfaits pour une meilleure traduction. Larose parle également de deux niveaux de structure : « macrostructure » et « microstructure » obtenues en analysant le texte. Le premier est relatif à la thématique du texte, sa fonction, sa typologie … alors que la seconde constitue les différents niveaux de la langue (morphologie, syntaxe, lexicologie …). Larose va plus loin en suggérant un concept digne des sciences expérimentales : la *traductométrie* qui permettrait de garantir plus de rigueur dans la traduction en essayant de mieux gérer les paramètres principaux du processus de la traduction : équivalence, symétrie, perte et gain. C'est une approche qui, au final, permettrait à la traduction littérale et à la traduction libre, deux procédés *a priori* contradictoires, de cohabiter et de livrer chacun ses atouts au service de la traduction.

A ce que nous sachions, Larose, chemin faisant, voudrait objectiver la critique de la traduction et par là même d'en finir, entre autres, avec les polémiques échangées depuis des siècles entre sourciers et ciblistes qui n'ont pas cessé de brandir le concept de « fidélité » au point de le galvauder. La démarche de la critique traductionnelle chez le théoricien canadien se veut donc scientifique.

3.3. La Traduction Est Une Négociation (Umberto Eco)

Umberto Eco reprend dans son ouvrage *Dire presque la même chose* de façon ordonnée ses réflexions de plusieurs années, de 1983 à 2002 (Camus-Pichon, 2008). La traduction, selon Eco est une négociation en permanence. En lisant les travaux d'Umberto Eco sur la traduction, on découvre un auteur qui écrit de manière simple, tant les idées sont simples. En effet, la vérité pour ce qui est de la bonne manière de traduire devrait être simple : les querelles entre les Anciens et les Modernes, avec toutes leurs complexités, devraient à nos yeux céder devant la simplicité et l'évidence véhiculées par le concept de « négociation ».

Cela veut dire que le traducteur, sachant parfaitement qu'une traduction linéaire ou exacte ne peut se réaliser vue la différence des visions du monde entre la langue source et la langue cible (faudrait-il rappeler Humboldt et Schleirmacher ?), tente, ou plutôt s'oblige à des pertes par-ci et des gains par-là. Il se mettra alors à retrancher là, à ajouter ici, à

reformuler ailleurs. Ecoutons Eco à ce sujet : « Traduire signifie toujours "raboter" quelques-unes des conséquences que le terme original impliquait. En ce sens, en traduisant, *on ne dit jamais la même chose* » (Eco, 2007 : 110).

Eco pense que le traducteur devrait donner toujours le meilleur de lui-même en négociant de manière permanente avec les deux cultures, source et cible. Il va encore plus loin quand il admet, à bras ouverts, des traductions qui « améliorent » le texte de départ (Eco, 2007 : 34-147), entre autres celles qui sont faites de ses propres œuvres. Autrement dit, le traducteur doit négocier plus loin que d'habitude. Il ne devrait pas se contenter de créer un équilibre apparent entre source et cible. Si, en traduisant, il tombe sur des choix linguistiques ou stylistiques lui paraissant meilleurs que ceux du texte source, grâce aux rouages de la langue d'arrivée ainsi qu'à ses aptitudes personnelles, il ne devrait pas y voir un écart ou une trahison. Bien au contraire, il lui sera recommandé de donner libre cours à sa plume, en procédant à des *refontes partielles* ou même totales (Eco, 2007 : 147). Cela concerne, bien entendu, beaucoup plus la traduction littéraire.

Comme tant d'autres, Umberto Eco confirme que la traduction ne consiste pas à rendre tout simplement un mot par un autre ou une phrase par une autre. La traduction est beaucoup plus complexe que cela : elle consiste à rendre une culture par une autre, tout un monde par un autre. Sa complexité devrait faire de l'ombre au débat entre sourciers et ciblistes. Beaucoup d'habileté et de souplesse sont requises pour entreprendre une bonne traduction, surtout quand elle porte sur un texte littéraire. Bon nombre de risques guettent le traducteur. On risque de déformer le contenu ou la forme du texte source, on risque de dire plus (sur-traduction) et on risque même de dire moins (sous-traduction) (Eco, 2007 : 393-394). C'est pourquoi le traducteur doit être selon Eco un bon négociateur pour que les risques soient bravés avec plus ou moins de succès, pour que les pertes soient réduites au minimum et pour que le texte source soit redit « presque » de manière identique dans la langue cible, avec son contenu, sa forme, ses effets stylistiques, ses rythmes, ses rebondissements, ses portées idéologiques, ses dimensions psychologiques, ses spécificités culturelles, ses valeurs religieuses, son importance historique ...

3.4. La Traduction Intersémiotique Chez Roman Jakobson **Roman**

Jakobson était l'un des linguistes les plus renommés du 20ème siècle. Comme beaucoup d'autres[2], il s'est intéressé à la traduction. Il y aborde dans son ouvrage *On linguistic aspects of translation (Aspects linguistiques de la Traduction)* (1959) la traduction d'un point de vue linguistique. La piste la plus intéressante que suggère Jakobson dans son étude et qui puisse être citée ici est la traduction intersémiotique. En effet, Jakobson distingue entre trois types de traduction (Jakobson, 1959 : 233) :

- Traduction intralinguale : il s'agit d'une traduction (*reformulation*) de signes verbaux au moyen d'autres signes verbaux de la même langue.
- Traduction interlinguale : c'est une traduction (*la traduction à proprement parler*) des signes verbaux d'une langue donnée par des signes verbaux d'une autre langue.

[2] Le linguiste qui s'était penché beaucoup sur la traduction, notamment du point de vue philosophique, était sans doute Georges Mounin.

- Traduction intersémiotique : il s'agit d'une traduction (*transmutation*) de signes verbaux par des signes d'un système non verbal.

Dans le premier type que propose Jakobson, nous pouvons insérer plusieurs activités, pratiquées dans la même langue, auxquelles les apprenants de langues (maternelles ou étrangères) s'exercent durant leurs formations. Nous pouvons par exemple parler de la reformulation, l'explication, du résumé ou encore de l'exégèse. Le deuxième type passe pour la traduction connue du grand public, telle que définie par les écoles et dans les manuels. Il s'agit de redire en langue B (cible) ce qui est dit en langue A (source). Le troisième type, quant à lui, consiste à traduire un texte rédigé dans une langue quelconque dans un code non linguistique. Expliquer le code de la route à des candidats au permis de conduire, interpréter un tableau de peinture, adapter un roman au cinéma … sont autant d'exemples de la traduction intersémiotique.

Roman Jakobson n'avait pas participé activement au débat ayant opposé les partisans du littéralisme et ceux de la traduction libre. Néanmoins, si nous avons évoqué cet éminent linguiste dans ce contexte, c'est parce que sa vision place la traduction à un niveau où elle échappe à l'hégémonie de la langue et, par conséquent, de la linguistique. En effet, la traduction intersémiotique, telle qu'elle vient d'être définie, a ouvert la voie sur un domaine très large pour la traduction, beaucoup plus large que la linguistique. Il s'agit de la sémiotique (ou sémiologie selon Ferdinand de Saussure), une discipline que ce dernier définit comme étant « une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale » (De Saussure, 2005 : 22). Roman Jakobson, ayant perçu la traduction sous un angle sémiotique, la fait sortir de son cadre purement linguistique. Il lève le voile sur la vraie nature de la traduction : il s'agit d'une activité qui ne fait de la langue qu'un moyen, un support. Dans cette optique, même sans la langue, la traduction aurait finalement existé![3]. En d'autres termes, la logique de Jakobson le permettrait : la traduction, initialement définie comme un prolongement de la chaîne de communication linguistique entres les communautés humaines, sera redéfinie comme étant le prolongement de la chaîne de la communication humaine tout court. La traduction est donc synonyme de la communication.

La conception de Jakobson ne permet pas seulement de redéfinir la traduction. Elle permet aussi de révéler que la linguistique dans la communication n'est pas pure mais lié à la dimension sociale (Benaissa, 2011). La trahison, qui y est inhérente, se verrait elle aussi sous un autre jour. A vrai dire, la trahison, dans le cadre de la conception traditionnelle de la traduction, est toujours imputée, on l'a vu, au traducteur. Néanmoins, si nous ramenons la trahison à la communication, la trahison sera l'œuvre de plus d'une personne, vu la complexité de l'acte de communication. Dans cet ordre d'idées, le schéma de la communication établi par Jakobson, ressassé dans les livres de linguistique, permettrait de rapprocher un peu cette idée puisqu'il fait ressortir les acteurs de la communication. Mais, si l'on enrichit davantage le schéma de communication élaboré par

[3] Il suffirait d'imaginer, dans ce cas-ci, l'humanité en train de faire usage d'un autre moyen de communication, un autre code sémiotique qui n'est pas la langue. Le même code ne va pas alors être usité de la même façon, d'une région à une autre du globe. La traduction va ainsi s'imposer comme moyen ultime permettant aux différentes communautés de communiquer.

Jakobson avec d'autres paramètres d'ordre non linguistiques tel que le décor par exemple, l'idée deviendrait encore plus claire. Le traducteur justement, même s'il passe de la position de récepteur à celle d'émetteur, n'est qu'une partie, un acteur, de ce puzzle. La trahison ne serait donc pas son œuvre exclusive.

4. Les Niveaux De La Trahison, Tels Que Nous Les Entendons

On a souvent analysé le processus de traduction en termes de phases. Sur cette question, les avis ne sont pas unanimes. Les uns parlent d'un processus à deux phases : *réception* et *reformulation* au moment où d'autres l'appréhendent en trois phases : *réception*, *compréhension* et *restitution*[4]. D'autres encore introduisent plus de paramètres pour en faire des processus à quatre phases voire même plus. En tout cas, l'on sait très bien que l'opération traduisante est complexe. Le traducteur ne rend pas le texte source dans la langue cible en un clin d'œil (même en interprétation), ses facultés intellectuelles et cognitives sont mobilisées de manière complexe et presque incompréhensible. Des va-et-vient fluides s'opèrent entre le texte à traduire et le vécu du traducteur. Les approches cognitives de la traduction tentent d'expliquer réellement ce qui se passe au moment de traduire mais, démêler les enchevêtrements qui jalonnent la traduction reste une tâche extrêmement difficile. Les années à venir nous diront certainement plus à ce sujet.

Cependant, si le processus de traduction est aussi complexe, il le sera davantage si l'on pense à y inclure d'autres moments de « vie » du texte à traduire : son élaboration par l'auteur et sa réception finale par le lecteur dans la langue cible. Le texte à traduire se trouvera ainsi entre le texte potentiel présent dans l'esprit de l'auteur dont il est une « copie non conforme » et des versions de textes qui seront les interprétations que se feront les lecteurs, dont le traducteur lui-même fait parti. Nous voyons bien que, en élargissant les horizons du processus de la traduction, on en viendra à le compliquer davantage alors qu'il l'est déjà suffisamment ; il est loin d'être monophasique dès le départ ! Néanmoins, en voyant les choses sous cet angle-là, on aurait le mérite d'avoir braqué le projecteur sur une zone restée jusque-là dans l'ombre : on aura « traqué » la trahison dans ses premiers et derniers retranchements.

En effet, comme nous l'avons avancé dans l'introduction, la trahison, selon notre humble avis, est à revoir dans sa définition, ses niveaux, son parcours. Traditionnellement, elle n'est perçue qu'en partie puisqu'elle est cantonnée dans la phase où le traducteur se met à réécrire le texte-source en langue-cible. C'est pourquoi, « la culpabilité » est imputée au seul traducteur. Essayons, dans ce qui suit, de « dénicher » d'autres moments où les pans de la trahison pourraient bien être « dévoilés » et d'autres parties responsables, aux côtés du traducteur, pourraient bien être tenues pour « fautives ». Ceci, bien entendu, sera possible si on se met en quête de la trahison en dehors du processus de la traduction (qu'il soit bi-phasique ou tri-phasique) et en baignant dans le processus global de la communication, comme on vient de le voir en partie avec Roman Jakobson, et non plus dans le processus de traduction au sens strict ; et ce en incluant l'auteur et le lecteur.

[4] La terminologie est très diversifiée sur cette question. La plus connue est celle suggérée par la théorie du sens (*compréhension – déverbalisation – reformulation*).

4.1. Trahison De L'Auteur

Jeau-Paul Sartre disait à propos du rapport langue-pensée : « Il fut un temps où l'on définissait la pensée indépendamment du langage, comme quelque chose d'insaisissable, d'ineffable qui préexistait à l'expression. Aujourd'hui on tombe dans l'erreur inverse. On voudrait nous faire croire que la pensée c'est seulement du langage, comme si le langage lui-même n'était pas parlé » (Sartre, cité par Howells, 1979 : 201). En deux mots, selon Sartre, la pensée n'est ni complètement libre ni entièrement dépendante de la langue. En d'autres termes, la relation entre les deux concepts est très intime mais ils sont malgré tout distincts. Pour le cas de la traduction, un tel rapport nous intéresse dans la mesure où il pourrait nous fournir des éléments de réponse à la double question : l'auteur du texte-source arrive-t-il à tout dire ? La somme des mots dont il fait usage correspond-elle à son vouloir-dire potentiel ? La réponse à cette question tombe avec tout juste un peu de réflexion : l'auteur ne dit pas tout ce qu'il pense.

On pourrait en citer deux raisons principales. Premièrement, le caractère imparfait de la langue : la langue aussi élaborée soit-elle ne peut « traduire » (refléter) parfaitement la pensée humaine, fût-elle l'anglais de nos jours, le latin de l'époque romaine ou l'arabe de l'époque abbasside. Deuxièmement, l'imperfection de l'auteur lui-même : l'être humain étant un être imparfait, ses actions, dont la parole, ne peuvent être parfaites. En fait, la religion, la philosophie et la sagesse humaine (à travers les proverbes et citations) ont toujours prôné le caractère imparfait de l'Homme. La preuve la plus évidente est qu'il est en recherche permanente de « la perfection ».

C'est peut-être pourquoi différentes théories de la traduction, à l'instar de la théorie interprétative (école de Paris) et de l'approche herméneutique (élaborée par les germanophones), recommandent-elles d'aller au-delà des mots du texte, de sa dimension linguistique et d'être en quête du vouloir-dire (des intentions ?) de l'auteur pour mieux cerner le sens et lui être ensuite fidèle, en le traduisant. Dans le cas contraire l'opération traduisante se réduirait à un travail de transcodage, d'une reformulation linéaire ne tenant pas compte des spécificités inhérentes aux langues, source et cible. Gadamer, herméneute allemand, déclare que la traduction est une activité se focalisant sur le sens (Gadamer, cité par Manzari, 2018 : 1). L'approche herméneutique de la traduction recommande au traducteur de se faire bon « herméneute », exégète du sens, avant de procéder au choix adéquats dans la langue-cible. De même, l'école de Paris, dont les fondatrices, Seleskovitch et Lederer, se défendent de reproduire le modèle herméneutique ; l'école de Paris préconise d'« interpréter le sens avant de le traduire » et met ainsi le « sens » au centre de sa réflexion (cf. Seleskovitch et Lederer, 1984 et Lederer, 1994). Le nom donné à cette théorie (théorie du sens) est loin d'être fortuit.

Par ailleurs, Marianne Lederer parle de « synecdoque » en traduction. Un terme qu'elle emprunte d'ailleurs à la rhétorique classique. La synecdoque est, bien entendu, une figure de style où la partie représente le tout. Pour elle, il en va de même pour le discours. En effet, les locuteurs y recourent continuellement et de façon naturelle : « ce procédé est sans cesse appliqué, de manière parfaitement normale et tout à fait inconsciente par tous les locuteurs dans tous les types de discours » (Lederer, 1976, citée par Rydning, 2004). On comprend de là que l'auteur se trahit lui-même, volontairement ou non. Pourquoi alors culpabilise-t-on tant le traducteur dont la prétendue « trahison » ne consiste qu'à reproduire une trahison déjà commise par d'autres personnes, qui ne sont visiblement pas

prêtes à l'assumer ?! Voilà donc une trahison dont on ne parle pas, une trahison dont le traducteur doit se rendre compte puisque, malgré tout, c'est lui qui en est tenu pour coupable. C'est lui qui l'endosse ou, plutôt, on la lui fait endosser et ce, en plus de la part de trahison dont on le charge objectivement et qu'il assume déjà mal !

4.2. Trahison Du Traducteur-Récepteur

Dans *Après Babel*, Georges Steiner (1978 : 15-57) pense que la compréhension est une traduction. En d'autres termes, la communication elle-même est une traduction. A ce propos, Steiner dit à juste titre : « L'être humain se livre donc à un acte de traduction, dans tous les sens du terme, chaque fois qu'il reçoit d'un autre un message parlé » (Steiner 1978 : 55). L'on déduit de cette réflexion herméneutique que chaque lecteur est un traducteur et, faudrait-il le rappeler, chaque traducteur est un lecteur.

Sous l'égide du courant cibliste en traduction, représenté successivement par plusieurs théoriciens dont les perrotins[5], les herméneutes ou encore les partisans de la théorie interprétative, on recommande au traducteur de ne pas s'accrocher aux mots du texte qui ne sont que des outils dont l'auteur se sert dans son expression. En d'autres termes, pour ne pas trahir l'auteur, ce qu'il faudrait rendre dans la langue-cible ne se limite pas aux significations mais les transcende : il y lieu d'en saisir la portée, le sens[6]. Et, pour atteindre ce sens justement, il est recommandé de se mettre dans la peau de l'auteur par le biais d'expériences similaires. Tel serait donc le seul moyen à même de garantir le plus haut degré de fidélité. Physiquement parlant, la chose ne pourrait pas se produire. Mais, au-delà de cela et métaphoriquement parlant, est-il vraiment possible que le traducteur se mette dans la peau de l'auteur ? L'auteur et le traducteur, qui se positionne en lecteur, pourraient-ils tous les deux avoir les mêmes idées, les mêmes émotions ? Pourraient-ils concevoir et vivre les mêmes situations de communication de la même façon ? Objectivement, ce que l'on pourrait exiger du traducteur n'est pas de « se mettre dans la peau de l'auteur » mais de saisir le sens implicite en plus du sens explicite, les paramètres non-verbaux en plus des paramètres verbaux (Bouhadiba, 2012).

Ce qu'aucun cibliste ni sourcier ne puissent nier est, bien entendu, le fait que le traducteur et l'auteur sont deux personnes nettement distinctes, deux vécus différents, deux histoires qui ne peuvent jamais être identiques. Leur rapprochement, leurs points communs, leur savoir partagé, leurs expériences ressemblantes, leur éventuelle appartenance à une même communauté linguistique, religieuse, scientifique, … ne peuvent faire d'eux une seule et même entité, un seul et même être !

Une telle réflexion va nous amener à parler de la « subjectivité » dans la traduction. Ce phénomène, épargnant en partie le texte technique, concerne surtout le texte littéraire. En effet, le poète ou l'écrivain apposent leurs touches personnelles à leurs écrits, contrairement aux scientifiques qui rédigent leurs textes avec plus d'objectivité. De surcroît, cette subjectivité va être à l'origine de la trahison qui marque l'acte du traduire, une trahison se manifestant, comme avancé dans l'introduction, à quatre niveaux. Mais,

[5] Partisans de Nicolas Perrot d'Ablancourt.

[6] Les significations des mots sont les définitions qu'en donne le dictionnaire.
Le sens, lui, consiste en l'usage que fait l'Homme de ces significations-là dans un contexte. John Searle parle de sens littéral et de sens non-littéral.

ce dont il s'agit à présent, c'est ce qui se passe au moment de la réception du texte par le traducteur. L'auteur du texte, après avoir été trahi par soi-même (ou par la langue ?), se verra être trahi par le traducteur. Comment ?

Le traducteur, étant incapable de se substituer à l'auteur dans son voyage en quête du vouloir-dire enfoui dans les profondeurs du texte, finira par rater/ne pas saisir une partie du sens, aussi infime soit-elle. Il aura tout fait pour ne pas être un traître mais, au final et malgré lui, il va l'être ! Cependant, ne pas tout comprendre relève-t-il de la trahison ? Oui, une trahison non délibérée, non souhaitée, … mais une trahison tout de même. Cet acte involontaire ne devrait-il pas déculpabiliser définitivement le traducteur et le libérer du poids et de la responsabilité dont on le charge, à raison mais souvent à tort ? Oui, diraient les uns, puisque ne pas tout comprendre fait partie de la nature humaine![7] Non, diraient les autres, par méconnaissance des tenants et des aboutissants de l'opération traduisante sinon par souci de qualité que devrait garantir la préoccupation permanente du traducteur par des traductions quasi-parfaites, à défaut de traductions parfaites!

4.3. Trahison Du Traducteur-Émetteur

Si l'on veut simplifier le processus de la traduction, on le ramène à deux phases principales : réception (compréhension/décodage) et reformulation (ré-encodage). Si la trahison précédente se situe au niveau de la première phase, la trahison dont il sera question ici s'opère dans la deuxième phase de la traduction, c'est-à-dire au moment où le traducteur transfère le sens dégagé du texte-source dans la langue-cible.

Etant donné les raisons qui ont amené l'auteur[8] à se trahir en premier lieu, le traducteur, en position d'émetteur (donc auteur[9]), va se trahir en ce sens qu'il ne pourra pas dire dans la langue d'arrivée tout ce qu'il souhaite exprimer car lui-même trahi par cette langue-là, qui demeure un système de communication imparfait comme toutes les autres langues, ceci étant, sans compter les disparités qui la séparent de la langue de départ. A vrai dire, en se trahissant, le traducteur ne fait que trahir une deuxième fois l'auteur duquel il tient le vouloir-dire. Oui, il le trahit par deux fois : il en tronque le message d'abord en le comprenant « mal » et puis en le traduisant « mal ». A ce stade, le traducteur redevient auteur et toute l'imperfection ou presque que nous avons affectée à l'auteur-source s'applique à lui. Selon Georges Steiner, à ce niveau, le traducteur se fait sien le texte-source.

Pour mieux comprendre, Steiner analyse le processus de la traduction en quatre phases : *élan de confiance*, *agression*, *incorporation* et *restitution*. Dans la première phase, le traducteur suppose du sens dans le texte-source, se dit qu'il mérite d'être traduit. Dans la seconde phase, il se comporte comme un guerrier, il attaque et envahit le territoire de l'auteur. En phase trois, et c'est là où nous sommes maintenant, le traducteur a la mainmise « totale » sur le texte. Il en devient propriétaire. Enfin, au gré de la dernière phase, il retransmet le texte dans la logique de la langue-cible (Stefanink, 2003). S'il en

[7] Si l'auteur, étant imparfait, ne s'exprime pas parfaitement, le récepteur, étant imparfait, ne reçoit pas lui non plus parfaitement le message.
[8] Auteur de premier degré.
[9] Auteur de second degré.

est ainsi, le traducteur en transférant (traduisant) le texte, il le tronquera, en trahira l'auteur-source.

Cette troisième phase de la trahison est prise pour la TRAHISON à proprement parler. Dans les manuels de l'histoire de la traduction et de la traductologie, quand on évoque la trahison, c'est à celle-là que l'on fait référence. Cependant, elle n'en est à nos yeux que la partie visible de l'iceberg. L'auto-trahison de l'auteur, la trahison du traducteur en phase de réception et encore celle du public-cible, qu'on va voir maintenant, méritent toute l'attention puisqu'elles permettent de faire la lumière sur une zone sombre de la traduction, quand celle-ci est vue de l'intérieur, de plus près.

4.4. Trahison Du Lecteur-Cible

Voilà maintenant le texte initial qui arrive sous les yeux/aux oreilles du lecteur et dans la langue maternelle de celui-ci, ou du moins dans une langue qu'il comprend très bien, bien ou assez bien. Lequel texte vient d'être « transformé » par le traducteur. Il vient d'être déshabillé de sa coquille linguistique d'origine et rhabillé d'une coquille nouvelle sans laquelle le lecteur étranger ne saurait en saisir le sens. A moins d'un esprit critique aigu ou d'un esprit de discernement raffiné, le lecteur ne fera pas mieux que le traducteur en termes d'appréhension du sens. Pour être plus clair, quelles que soient son intelligence, ses facultés et ses compétences, il ne sera pas en mesure de tout comprendre.

On serait alors tenté de mettre cette trahison sur le dos de la traduction comme on est habitué à le faire. Oui, le fait que le lecteur lit l'auteur à travers une langue intermédiaire est un facteur défavorisant. Mais, si ce même lecteur pouvait lire l'auteur dans la langue-source, il ne comprendrait pas tout non plus. Autrement dit, le lecteur serait aussi traître. En lisant une traduction, il devient responsable d'une quatrième trahison. Il participe de manière non délibérée à l'estompement du vouloir-dire potentiel de l'auteur. Un vouloir-dire qui, visiblement, ne peut jamais être exprimé parfaitement, ni reçu parfaitement et, par conséquent et de façon corrélative, il ne pourrait jamais être traduit parfaitement.

Le processus de la traduction est l'œuvre du traducteur. Il en est responsable. C'est à lui seul, en principe, d'en assumer les lacunes. Néanmoins, le lecteur-cible, auquel la traduction est destinée et qui devrait se situer de « l'autre côte de la frontière » dudit processus, se retrouvera, sans le savoir, roulé dans la farine : il participera au prolongement de la trahison dont l'amont est l'auteur du texte-source.

Le lecteur-cible tronquera donc à son tour le texte-source, ou plutôt, celui que lui aura transmis le traducteur. En un mot, le lecteur-cible, à défaut de tout comprendre, trahira le traducteur et, du même coup, l'auteur-source. En effet, beaucoup de lecteurs, analystes, journalistes, critiques et autres lecteurs avisés ou non avisés, font une « fausse » lecture du texte (ou une lecture « incertaine »), dans sa langue-source mais aussi dans la langue de traduction. Dans bien des cas, l'auteur se voit imputer des réflexions, avis et idées non recherchés dans son propre texte, son œuvre. En d'autres termes, on lui fait dire ce qu'il n'avait pas l'intention de déclarer ou d'insinuer. Certains diraient qu'un tel écart n'arrive pas à tous les coups. Nombreux sont les lecteurs qui sont « fidèles » et attentifs au message du texte qu'ils lisent. Ceux-ci ne se précipitent pas dans leurs jugements, leurs interprétations. Ils prennent, soi-disant, le temps requis pour cerner le vouloir-dire de l'auteur. Nous rétorquerons que, même dans ces situations, l'écart n'est pas à éliminer. La

sincérité, l'intégrité ou le professionnalisme du lecteur ne garantissent pas une interprétation fidèle et absolue du contenu du texte objet de lecture. Il subsistera toujours une partie du vouloir-dire qui restera incomprise et ce, quand bien même le lecteur et l'auteur partageraient la langue, la culture, la religion, l'espace géographique (qui sont des paramètres concourant à une compréhension optimale du texte). Quand il s'agit d'une traduction, cela pourrait arriver à deux reprises, via deux catégories de lectorats : lectorat du texte dans sa version originale et lectorat de la version traduite. Ceci est, on ne peut plus, à nos yeux une forme de trahison. On l'appellerait « fausse interprétation du contenu », « non compréhension du sens », « mauvaise réception du message » ... les appellations se multiplieraient et se compteraient par dizaines, mais, au fond, elles convergeront vers le concept de « trahison », délibérée soit-elle ou non. Au final, le lecteur est « traître », qu'il lise le texte dans sa langue-source ou dans sa langue-cible.

Dans la figure ci-après, nous suggérons une schématisation des étapes du processus traductionnel, jalonné par les quatre phases où la trahison se manifeste :

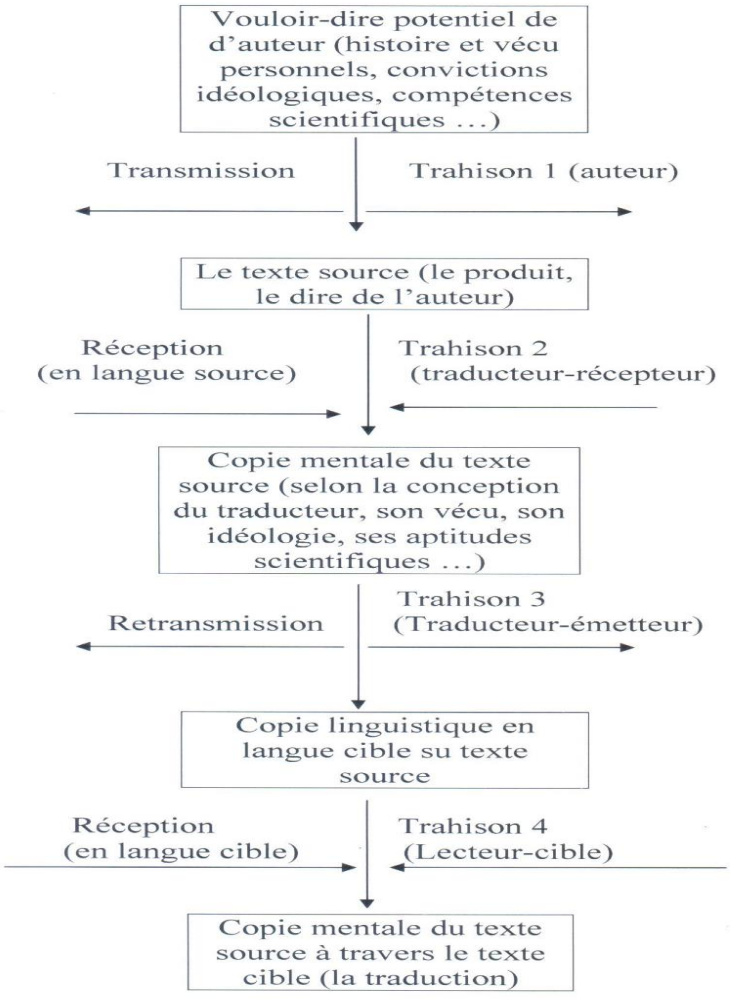


Figure 1. Schéma représentant les quatre trahisons (élaboré par nos soins).

5. Conclusion

Ce détour consistant à remonter en amont de la communication nous a permis, nous en sommes persuadés, de mieux comprendre la genèse de la trahison en traduction. Ça nous permettrait par ailleurs de décharger le traducteur d'une part importante des décalages d'ordres culturels, idiomatiques, sémantiques, ou lexicaux qui sont inhérents à l'opération traduisante, des décalages qui sont décelables quand on se met à comparer le texte-source avec sa traduction.

Accuser donc le traducteur de tout le mal émanant de la « non-superposabilité », l'un sur l'autre, des deux textes cible et source témoignerait de l'ingratitude, sinon de l'incompréhension, que les linguistes, les écrivains, les hommes politiques et scientifiques ont souvent réservée au traducteur malgré les contraintes auxquelles il est exposé lors du processus de la traduction. En effet, ces derniers seraient moins durs à son égard s'ils comprenaient la vraie nature de l'acte du traduire, dont une facette « cachée », nous l'espérons, vient d'être révélée.

Nonobstant ces contraintes, le mauvais traducteur ne devrait pas se justifier par la nature complexe du processus de traduction. S'il n'est pas obligé de réaliser des traductions parfaites, puisque impossibles, il est néanmoins appelé à effectuer des traductions optimales à même de transmettre les différents aspects du texte : sens, rhétorique, culture ... Comprendre justement toute la complexité de l'opération traduisante, l'aidera à mieux l'affronter et à redoubler d'efforts, par souci de rigueur et de professionnalisme.

Umberto Eco, Jean-René Ladmiral, Robert Larose, Roman Jakobson et tant d'autres, ont essayé chacun de suggérer des modèles de traduction et de critique de traduction. Nous en avons fait une lecture dans le présent article et nous en avons extrait la quintessence quant à la question de la trahison qui taraude plus d'un. Néanmoins, lesdits théoriciens méritent d'être revisités dans l'ensemble de leurs œuvres car celles-ci se recoupent et se complètent. Nous venons d'en exploiter les réflexions sur la trahison. Ensuite, nous avons tenté un point de vue qui nous est propre. Tout cela était dans le but de formuler des réponses aux accusations tenant le traducteur pour seul responsable de la déperdition de sens connue sous le nom peu valorisant de la « Trahison ». Néanmoins, les réponses que nous venons de voir sont plutôt d'ordre théorique. Il serait encore plus intéressant de donner aussi des réponses émanant de la pratique. C'est-à-dire des réponses qui sont à chercher auprès des praticiens de la traduction. C'est pourquoi nous pensons que les approches cognitives, les TAP's entre autres, pourraient bien constituer une piste intéressante en vue de mieux délimiter de manière plus scientifique la part de responsabilité du traducteur dans l'univers de la traduction. Les approches cognitives sont en effet axées sur l'activité intellectuelle, cérébrale, mnésique, psychologique du traducteur, … qui sont naturellement le lieu où la « trahison » devrait bien être logée.

Références

[1] Benaissa, T. (2011), La Traduction n'existe pas, La Traduisibilité Non Plus : Le Cas Des Noms Propres En Arabe. Revue de Traduction et Langues 10 (1), 39-52. https://www.asjp.cerist.dz/en/article/47286 (retrieved on 18 October, 2018).
[2] Bouhadiba, Z. (2012). Non-Verbal Communication : An
[3] Essential Cultural Dimension. Revue de Traduction et Langues 11 (1), 64-76.
[4] https://www.asjp.cerist.dz/en/article/47443 (retrieved on 22 September, 2018).
[5] Camus-Pichon, F. (2008), "De la traduction comme négociation", Translittérature (34), 67-69.
[6] Chartier, D. (2002). Traduction : Histoire, Théories, Pratiques. Toulouse: Presses Universitaires du Mirail.
[7] De Saussure, F. (2005). Cours de Linguistique Générale. Genève: Arbre d'Or.
[8] Eco, U. (2007), Dire Presque la Même Chose : Expériences de Traduction (trad. de l'italien par Bouzaher M.). Paris: Grasset.
[9] Guidère, M. (2008). Introduction à la Traductologie : Penser la Traduction Hier, Aujourd'hui, Demain (1e éd.). Bruxelles: Groupe de Boeck.
[10] Howells, Ch. (1979). Sartre's Theory of Literature. London: The Modern Humanities Research Association.
[11] Jakobson, R. (1959). On Linguistic Aspects of Translation. Cambridge – Massachusetts: Harvard University Press.
[12] Kaddour, O. (2009). La Traduction Dans Un Contexte Plurilingue. Revue de Traduction et Langues 8 (1), 79-84. https://www.asjp.cerist.dz/en/article/46991 (retrieved on 14 September, 2018).
[13] Ladmiral, J.-R. (2014). Sourcier ou Cibliste. Paris: Les Belles Lettres.
[14] Lederer M. (1994). La Traduction Aujourd'hui : Le Modèle Interprétatif. Paris: Hachette-Livre.
[15] Manzari, F. (2018). Herméneutique et Traduction. https://ecitydoc.com/queue/1-hermeneutique-et-traduction-francesca-manzari-universite-de_pdf?queue_id=-1 (retrieved on 12 August, 2018).
[16] Rydning. A. F. (2004). Le défi du procédé synecdoquien en traduction. Meta 49(4), 856-875.
[17] Seleskovitch, D. & Lederer M. (1984). Interpréter pour Traduire. Paris : Didier Erudition.
[18] Steiner, G. (1978). Après Babel : Une Poétique du Dire et de la Traduction (trad. de l'anglais par Lotringer L.). Paris: Albin Michel.
[19] Stefanink, B. (2003), "Bref aperçu des théories contemporaines de la traduction", Le Français Dans Le Monde (326), 21-29.
[20] Zinaï, D.-E. (2011). L'Acte Traductif : De la Correspondance à l'Equivalence. Revue de Traduction et Langues 10 (1), 172-175.
[21] https://www.asjp.cerist.dz/en/article/47298 (retrieved on 11 September, 2018).